

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 53 (1908)
Heft: 11

Artikel: Les grandes manœuvres d'armées en France [fin]
Autor: Balédyer, Emilien
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338789>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les grandes manœuvres d'armées en France

(Fin.)

(Planches XVIII et XIX.)

Les opérations.

La situation initiale était plus ou moins calquée sur la situation du mois de novembre 1870.

L'ennemi investit Paris. Deux de ses armées, fortes, l'une de trois corps, l'autre de deux (4^e et 5^e corps, avec une division coloniale, sous le commandement du général Millet), sont placées en couverture du siège.

Une armée française, forte de trois corps, après s'être concentrée dans les environs de Château-Renault, s'est avancée vers le nord-est, vers la région qui est au nord d'Orléans. Elle devait s'y réunir à une autre armée française, commandée par le général Trémeau et comprenant les 8^e et 9^e corps, ainsi que les 6^e et 7^e divisions de cavalerie, armée qui s'était concentrée entre Bourges et Nevers, avec mission de déboucher opportunément, par Orléans, au nord de la Loire, afin de joindre son action à celle de l'armée venant de Château-Renault. Mais des retards imprévus l'en ont empêchée, et cette dernière se heurtant à hauteur de Coulmiers aux cinq corps ennemis de couverture qui venaient à sa rencontre, s'est trouvée dans un état d'infériorité numérique très marqué. Aussi, sans avoir été décisive, l'affaire a-t-elle tourné au désavantage des Français, qui se sont trouvés contraint à la retraite, et se sont repliés vers le Mans, où s'organisent de nouvelles levées provenant de l'ouest de la France.

L'ennemi victorieux les poursuit dans leur marche rétrograde. Il laisse seulement à Orléans une division, vraisemblablement chargée de s'opposer à l'intervention possible de l'armée du général Trémeau.

A la suite de la défaite de Coulmiers, celle-ci s'est mise en route se dirigeant vers Tours.

La nouvelle certaine en arrive au commandant en chef des forces ennemies alors qu'il se trouve à Vendôme. Il décide aussitôt d'arrêter la poursuite à hauteur de Saint-Calais, après

avoir détaché vers le sud l'armée Millet, évidemment destinée à arrêter l'armée Trémeau et à l'empêcher de se joindre aux troupes qui se sont dirigées vers le Mans.

Telle est la situation générale que tout le monde connaît, que les correspondants militaires ont indiquée à leurs journaux, que le télégraphe a exposée partout. Mais ce qu'on peut, ce qu'on doit ignorer, c'est la mission spéciale attribuée aux deux armées que nous allons voir à l'œuvre.

Il est prescrit au général Trémeau, dont le quartier-général se trouve, le 12 septembre, à Charost, de marcher vers Tours, sans tarder, de franchir la Loire en ce point ou plus à l'ouest, suivant le cas, de bousculer les forces ennemies qu'il pourra rencontrer, chemin faisant, et de se joindre aux troupes rassemblées autour de Mans, en vue de participer soit à une bataille qui serait livrée sur une position organisée à l'est ou au sud-est de cette ville, soit à la reprise de l'offensive.

D'autre part, l'armée Millet, concentrée le 12 septembre autour de Montrichard, a reçu ordre de marcher à la rencontre de l'armée Trémeau et de la mettre hors de cause.

La situation générale, je le répète, est connue de tout le monde. Il est assez bizarre qu'elle ait été présentée en des termes différents aux deux partis. Et il est peu admissible qu'on ait fait connaître à chacun d'eux la mission précise dont l'autre était chargé. Il est vrai que c'est un peu la conséquence de l'ordre donné de mettre tous les officiers « au courant de la situation de leur parti et de la mission confiée à leur unité ». Du moment que tant de personnes sont instruites des intentions du commandement, il est impossible qu'une indiscretion ne soit pas commise, et, par suite, il est tout naturel que le général Trémeau connaisse les projets du général Millet, et réciproquement.

Ceci dit, reprenons la situation initiale de chacun des partis.

L'armée Trémeau (8^e et 9^e corps) est rassemblée dans le triangle Vierzon — Issoudun — Bourges. Ses divisions de cavalerie (6^e et 7^e) ont leur centre à Vatan, sur le ruisseau du Pot, les brigades de cavalerie de corps n'ayant pas dépassé la ligne Mennetou-sur-Cher — Neuvy-Pailloux. Elle est fort bien informée des mouvements de l'ennemi, car elle sait déjà que deux de ses corps d'armée « environ » ont été détachés de l'armée de couverture

se dirigeant vers le sud. Elle sait même que, le 12 septembre, leurs gros « paraissent » être arrivés sur le Cher, « qui coule de Montrichard à Bléré ». On lui a signalé, en outre, la présence de troupes adverses de toutes armes venues d'Orléans, dans les villages qui bordent la forêt de Bussy, à 10 kilomètres au sud de Blois.

Ces renseignements sont parfaitement exacts.

L'armée Millet (qui, de son côté, est tout aussi exactement informée des projets de son adversaire et de la répartition de ses forces) se trouve, en effet, à cheval sur le Cher, entre Thézée et Bléré, le gros de sa cavalerie n'ayant pas dépassé la ligne Saint-Aignan—Montrésor—Loches. Quant aux troupes dont la présence a été signalée sur la lisière de la forêt de Bussy, c'est la division coloniale qui vient d'Orléans et qui s'est établie autour de Chitenay.

En résumé, l'armée Trémeau fait face à l'ouest, et elle doit marcher vers l'ouest-nord-ouest, tandis que l'armée Millet fait face au sud. Une distance d'environ vingt lieues les sépare.

Journée du 13 septembre. — L'armée Trémeau s'est portée vers l'ouest, en envoyant sa cavalerie sur sa droite, puisque c'est dans la direction du nord qu'elle avait à craindre d'être inquiétée. Elle a atteint Graçay (8^e corps) et Vatan (9^e corps).

De son côté, l'armée Millet est « descendue » vers le sud, s'établissant sur la ligne Montrésor (4^e corps) —Nouans—Faverolles — Villantroy (5^e corps). Elle s'est couverte sur sa gauche par un détachement mixte, formant flanc-garde.

Aucune rencontre ne put donc se produire entre les infanteries, puisque, à la fin de la journée, les avant-postes se trouvaient encore séparés par une distance d'une douzaine de kilomètres. Par contre, il était tout indiqué que la flanc-garde de l'armée Millet se heurtât à la cavalerie Trémeau. Tout l'intérêt de la journée s'est concentré sur ce duel à armes inégales.

Pauvre en cavalerie, le général Millet avait constitué, pour parer à cette insuffisance, trois de ces détachements de couverture dont le général Langlois préconise l'emploi. Il les avait composés de deux bataillons d'infanterie, d'une ou deux compagnies cyclistes, d'une compagnie du génie, d'une ou deux batteries et enfin d'escadrons prélevés sur les brigades de cavalerie de corps. Le détachement placé en flanc-garde sur la gauche était commandé par le général Carbillet.

N'ayant point assisté à la rencontre, j'emprunte au général Bonnal le récit de ce qui s'est passé pour ce détachement.

Venant des environs de Montrichard, avec mission d'occuper les ponts du Modon et, en particulier, celui de Villantroy, il mit des postes à Couffy et à Lyé, puis il continua sur Villantroy, au moment même où y arrivait le 7^e dragons, avant-garde de la 7^e division de cavalerie.

Cette division, ainsi que la 6^e, stationnait depuis la veille autour de Fontguenand. Les reconnaissances lui ayant appris que l'ennemi n'avait pas encore paru dans la vallée du Modon, elle décida d'y prendre pied et se mit en marche précédée de deux avant-gardes formées chacune d'un régiment.

Entre temps, le détachement Carbillet s'était avancé. Il occupait le pont de Lyé lorsque l'avant-garde de droite s'y présenta. Mais, comme il n'occupait pas encore le pont de Villantroy, l'avant-garde de gauche (7^e dragons) put traverser ce village, et elle continuait sa route vers Faverolles, lorsqu'elle entendit le canon gronder derrière elle. Elle voulut alors revenir sur ses pas. Mais le pont sur lequel elle avait pu passer quelque dix minutes auparavant se trouvait maintenant solidement gardé par l'ennemi. Et il lui fallut chercher un passage très au sud, pour rejoindre sa division.

Celle-ci avait naturellement suivi les traces de son régiment d'avant-garde, et, naturellement aussi, n'en ayant pas reçu de nouvelles, elle en avait conclu que le pont de Villantroy était libre. Mais, au moment où, voulant s'y rendre, elle descendit en colonne les pentes de la rive droite du Modon, une des batteries du détachement Carbillet l'aperçut, des hauteurs de la rive gauche, et elle l'accabla de ses feux, à tel point que le général directeur des manœuvres, présent sur les lieux, se vit dans l'obligation de neutraliser pendant vingt-quatre heures toute une brigade de cette division, ce qui eut pour résultat de paralyser l'exploration de la cavalerie Trémeau pendant toute la journée, et, par suite, de ne fournir au commandement que des renseignements insuffisants.

D'ailleurs, c'est le lieu de revenir ici sur l'interprétation donnée à la suspension automatique du combat à midi. Comme nous l'avons vu, les résultats acquis à cette heure-là étaient con-

¹ Le 7^e dragons, étant au fond de la vallée, et se trouvant ainsi en angle mort, était, au contraire, resté inaperçu.

sidérés comme étant ceux qui auraient été obtenus, dans la réalité, à la tombée de la nuit. Et les cantonnements étaient occupés aussitôt.

Puisque les troupes s'en allaient, chacune de son côté, prendre leurs dispositions pour la nuit, et que la cavalerie ne pouvait suivre l'infanterie, — ce qu'elle eût fait ou tout au moins dû faire, dans la réalité, — le contact se trouvait perdu, et les informations ne pouvaient pas ne pas faire défaut.

Il n'y a donc pas lieu d'être surpris de certaines hésitations, de certaines incertitudes, qui ont pesé sur les décisions prises par le commandement. Et c'est à son ignorance des positions occupées par l'ennemi le soir qu'il faut sans doute attribuer une certaine timidité qu'on a cru remarquer chez le général Trémeau, duquel on attendait plus de mordant.

Journée du 14 septembre. — En effet, bien qu'il eût reçu l'ordre de rallier le Mans le plus vite possible, c'est à peine s'il a gagné cinq petites lieues, dans cette journée, passant de la vallée du Pot à celle du Nahon. Il semble que le général Millet ait été tout le premier étonné de la lenteur de ce mouvement. Les détachements de couverture qu'il a lancés en avant ont, pendant assez longtemps, donné dans le vide. Un de ces détachements était d'un effectif considérable. Il comprenait, en effet, la presque totalité du 5^e corps, c'est-à-dire près de la moitié des forces dont l'ennemi disposait. Il s'agissait, pour lui, d'effectuer une véritable reconnaissance offensive.

Ce corps d'armée, dit le général Bonnal, avait reçu du général Millet l'ordre d'exécuter une reconnaissance offensive sur le front Les Gauthiers — Veuil — Vicq, dans le but qui nous paraît vraisemblable d'empêcher l'ennemi, en le retardant, de dépasser aujourd'hui la ligne du Modon, probablement choisie comme ligne de défense dans la bataille prévue pour demain.

Ce serait là un artifice de manœuvre du temps de paix ; car, à la guerre, les reconnaissances offensives sont à éviter, comme très dangereuses pour celui qui les fait. On le démontre, à l'École supérieure de guerre, avec de nombreux exemples à l'appui, depuis quelque vingt ans.

Il ne faut pas voir trop loin, et surtout préparer sa manœuvre longtemps à l'avance. Ce dernier défaut ne pourrait se produire si le thème particulier à chacun des partis opposés était envoyé aux intéressés peu d'heures avant l'ouverture des hostilités fictives, ainsi que cela se fait aux manœuvres de l'armée suisse.

Vers 9 heures, après avoir traversé le Modon sans difficulté, car aucun point de ce cours d'eau n'était occupé par l'armée

Trémeau, les avant-gardes du 5^e corps d'armée finirent par se heurter aux éléments avancés d'une partie de celle-ci (avant-gardes du 9^e corps) sur les bords du Nahon, entre Vicq et Veuil. Cette rencontre renseignait sans doute suffisamment le général Millet et lui montrait (étant donné, surtout, la convention de la suspension automatique du combat à midi) qu'il n'avait pas à craindre d'être prématurément attaqué sur la ligne du Modon sur laquelle il avait établi le gros de ses troupes. Ordre fut donc envoyé au 5^e corps de rompre le combat. On sait quel contresens fut commis dans l'interprétation de cet ordre. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'arrêter à parler des conditions dans lesquelles s'exécuta le mouvement rétrograde. Les choses se passèrent comme si l'un des partis s'était considéré comme bénéficiant d'un armistice, l'autre parti ignorant qu'une suspension des armes eût été conclue.

Pour ne rien omettre, je dois parler d'une rencontre qui, chronologiquement, aurait dû être mentionnée la première, mais que son peu d'importance permet de reléguer au second plan.

Le détachement Carbillet étant parti à 5 heures du matin de Villantroy et s'étant dirigé sur Valençay par la route qui traverse la forêt de Gatine, s'est heurté sur la lisière est de cette forêt, entre Valençay et Fontguenand, vers 7 $\frac{1}{2}$ h., à l'avant-garde du 8^e corps. La mission de ce détachement se trouvait ainsi remplie, et il n'avait qu'à regagner son point de départ sur le Modon, ce qu'il fit.

Journée du 15 septembre. — Ici encore, je crois devoir m'abriter sous l'autorité du général Bonnal, en ce qui concerne la critique des dispositions prises, et je reproduis ses observations presque textuellement.

Le général Trémeau ne pouvait ignorer, le soir du 14 septembre, la présence de son adversaire à Villantroy, Luçay-le-Mâle et Ecuillé. Il savait aussi, au moins par les journaux, que cet adversaire, s'il avait peu de cavalerie, disposait d'une cinquième division d'infanterie empruntée à l'armée coloniale.

Quand un chef indépendant possède sur son adversaire la supériorité en cavalerie et se sait inférieur à lui sous le rapport de l'infanterie, que doit-il faire pour gagner les faveurs de la fortune ?

Manœuvrer, manœuvrer et encore manœuvrer.

Et, par « manœuvrer », il faut entendre des mouvements exécutés à l'insu de l'ennemi, parce que couverts par une cavalerie supérieure, mouvements tels que, une fois démasqués, ils mettent l'ennemi entre deux feux, lui enlevant ainsi la possibilité de vaincre, en dépit de sa grande force d'infanterie.

Dans la situation des deux partis opposés, à la date d'hier soir, la manœuvre aurait dû consister, pour le général Trémeau, à porter les avant-gardes du 8^e corps sur Luçay-le-Mâle, pour attirer l'ennemi sur le Nahon, qui coule à Langé, à Vicq et à Veuil ; à fortifier très complètement la position, qui mesure cinq kilomètres, et à envoyer, le 15 au matin, avant le jour, le 9^e corps avec ses douze batteries, prendre une position d'attente face au nord, près de Jeu-Maloches, sous la protection du corps de cavalerie ayant une division à la Marchaisière et l'autre division à la Gourdinerie.

Quand le général Millet, aux trois quarts aveugle, faute d'une cavalerie suffisante, se serait trouvé engagé à fond contre les défenseurs (8^e corps et artillerie de corps) de la position Veuil—Vicq—Langé, le reste de l'armée Trémeau (9^e corps), en deux masses de division, aurait débouché des abords de la Marchaisière dans le flanc droit du parti adverse. et, de concert avec ses deux divisions de cavalerie réunies en arrière de l'aile gauche de son infanterie, il aurait remporté, selon toute apparence, un succès éclatant.

Cette manœuvre, par mouvement débordant d'un corps d'armée avec le corps de cavalerie, en combinaison avec la défense frontale assurée par un corps d'armée, s'imposait d'autant plus que, opérant dans son propre pays, l'armée française avait la possibilité, en cas d'insuccès, de se retirer aussi bien vers le sud que vers l'est, tandis que l'ennemi, venu de Tours, n'avait d'autre ligne de retraite que la route conduisant à cette ville, sans compter que le voisinage du Cher ne faisait qu'aggraver son insécurité. L'aile sensible de ce parti était donc à droite, et une attaque puissante dirigée contre cette aile eût donné les plus vives alarmes au général Millet.

Celui-ci avait donc intérêt à tenir sa droite aussi forte que possible et, conséquemment, d'utiliser les réserves accumulées de ce côté pour agir contre l'aile gauche du général Trémeau.

Ainsi la situation stratégique imposait aux deux adversaires de provoquer l'action décisive du côté sud (à l'aile gauche pour les Français, à la droite pour l'ennemi).

Le général Millet a pensé autrement, puisqu'il a laissé la division coloniale, formant réserve générale, à Faverolles, derrière sa gauche, et qu'il n'a fait venir cette division sur Luçay, c'est-à-dire derrière le centre, qu'au moment où la manœuvre finissait.

Quand au général Trémeau, il a jugé inutile ou dangereux de diviser son armée en deux moitiés, destinées, l'une à combattre l'ennemi de front, l'autre à attaquer l'aile droite ennemie.

Et, comme les deux adversaires voulaient agir offensivement, leur rencontre sur le plateau compris entre le Modon et le Nahon ne pouvait être et n'a été qu'une bataille parallèle.

Donc, le général Trémeau prescrivit de continuer la marche vers l'ouest. Mais pourquoi en a-t-il arrêté le dispositif d'après les renseignements qu'il possédait le 14, à 3 heures de l'après-midi ? Et pourquoi n'at-il pas attendu le plus tard possible avant de prendre son parti ?

Il y a certes intérêt à ce que les ordres arrivent de bonne

heure, car tout le monde a plus de temps pour se préparer. Malheureusement, à la guerre, les situations changent sans cesse. Ou, plutôt, ce qu'on en sait, ce qu'on en devine, se complète, se modifie, à chaque instant. En tout cas, il est désirable qu'il en soit ainsi, puisque l'abondance des renseignements et même leur contradiction prouvent l'activité du service qui en est chargé. Un ordre prématurément donné risque de provoquer un contre-ordre. Et il en résulte du désordre, ce qui est peut-être pire que l'expectative. Mieux vaut s'endormir sans savoir ce qu'on fera le lendemain plutôt que d'être réveillé pour apprendre que les dispositions arrêtées la veille sont contremandées. Il y a un moment opportun à saisir ; mais il me paraît qu'il n'est guère prudent de compter que la position des troupes adverses ne se modifiera pas en quatorze ou quinze heures.

Donc, dans l'après-midi du 14, le général Trémeau savait ou croyait savoir que l'ennemi avait atteint la ligne du Modon, de Lyé à Luçay-le-Mâle, que de la cavalerie s'était montrée à Ecueillé, que des troupes de toutes armes avaient franchi le Cher à Saint-Aignan.

En conséquence, il donna pour la continuation de la marche, et éventuellement pour l'attaque, des ordres dont voici l'essentiel :

Le corps de cavalerie qui n'a pu franchir le Modon et qui s'est porté sur le Nahon, au sud de Valençay, continuera à explorer dans la région d'Ecueillé, recherchant, à l'ouest du Modon, le gros des forces adverses. Il se repliera, le cas échéant, à la gauche (sud) de l'armée.

Les brigades de cavalerie de corps maintiendront le contact au delà du Nahon : la 8^e brigade, avec le 2^e dragons, qui passera sous les ordres du général commandant la brigade, entre la forêt de Gâtine et le Cher, à la droite de l'armée ; la 9^e brigade, au sud de la forêt de Gâtine.

Le 8^e corps poussera une division sur Valençay—Forêt de Gâtine, dont elle fera tenir le débouché nord sur Fontguenand et Selles-sur-Cher. L'autre division et l'artillerie de corps seront portées en réserve générale au sud de Valençay, tenant tous les passages du Nahon entre Veuil (exclu) et Valençay (inclus).

Le 9^e corps enverra une division et l'artillerie de corps sur Vicq et Veuil, l'avant-garde vers Luçay-le-Mâle. La seconde division se portera sur Entraygues en échelon, en arrière à gauche, et s'y établira jusqu'à nouvel ordre.

Les têtes des brigades d'avant-garde franchiront la ligne du Renon, à 5 heures ; la tête des gros, à 5 1/2 h.

Les avant-garde attaqueront vigoureusement l'ennemi dès qu'elles le rencontreront, pour le reconnaître sur le plus grand front possible.

Il devait s'ensuivre des rencontres avec les reconnaissances

offensives que le général Millet, fidèle à sa méthode avait prescrit de lancer à 7 heures du matin. Le 4^e corps devait explorer, par ce moyen, le sud-est, sans dépasser la ligne Préaux—Heuques—Jeu-Maloches. Le 5^e corps agissait de même vers l'est, sans franchir la vallée du Nahon. Quant au détachement Carbillet, il recommençait la reconnaissance offensive qu'il avait eu à exécuter la veille sur Valençay.

Voici en quels termes le préambule de l'ordre justifiait ces mesures :

« L'armée ennemie semble répartie en deux groupes, dont l'un marcherait sur Luçay-le-Mâle, l'autre sur Ecueillé. *C'est seulement par des reconnaissances offensives que la situation peut être éclaircie.* »

Quant au reste de l'armée, il occupait les positions suivantes :

Le 4^e corps, au sud-est d'Ecueillé, depuis cette localité jusqu'à la Gourdinerie, tenant la lisière sud du bois de Chant d'Oiseau ;

Le 5^e corps, au nord-est d'Ecueillé, entre cette localité jusqu'à Luçay-le-Mâle ;

La division coloniale, à Faverolles (tout en gardant le pont de Saint-Aignan) ;

Le détachement Carbillet, à Villantrois.

C'est sur ce front que vraisemblablement le général Millet cherchait à attirer son adversaire. Du moins, c'est sur cette position défensive qu'il l'attendait, ayant prescrit aux reconnaissances offensives de rompre le combat à une heure déterminée (10 $\frac{1}{2}$ h.). A ce moment-là, si le combat n'était pas engagé, les troupes devaient cantonner sur place.

Ces dispositions n'ont pas été sans causer quelque étonnement. On s'est demandé s'il était bien conforme aux ordres reçus de rester ainsi dans l'attente, alors qu'il avait été prescrit « de marcher à la rencontre de l'armée Trémeau et de la mettre hors de combat. » On a expliqué cette timidité par la fatigue des troupes, par le désir de ne pas augmenter la distance déjà grande qui les séparait des gares où il était prévu qu'elles s'embarqueraient au moment de la dislocation.

Le bruit a couru aussi que des instructions secrètes de la direction des manœuvres avaient limité l'indépendance attribuée, en principe, aux deux partis. En tout cas, l'emplacement des troupes tel que je viens de l'indiquer a été modifié par ordre

du général directeur, en vue des opérations de la dernière période (17 et 18 septembre).

Le 16, comme on sait, il y a eu repos. Mais ce repos a été employé à préparer la retraite des uns, la poursuite des autres, étant donné qu'on a reçu ce jour-là, ainsi que je l'ai expliqué le mois dernier (page 796), des directives nouvelles qui, dans la réalité, n'eussent touché les destinataires que le 17 au matin.

Voici, en résumé, les hypothèses que le général de Lacroix a fait intervenir.

L'organisation des armées françaises, au Mans, se poursuivant régulièrement, elles pensent être en mesure de passer à l'offensive le 21 septembre. Le général Trémeau est donc pressé d'amener ses têtes de colonne, à cette date, dans la région de Château-La-Vallière, pour prendre part à cette offensive, en agissant sur le flanc sud de l'armée adverse, dans la direction Neuvy-le-Roy—Vendôme.

L'ennemi, de son côté, s'attend à être attaqué. Des renseignements qui lui parviennent, il résulte que les troupes françaises battues à Coulmiers sont moins désorganisées qu'elles ne paraissent l'être tout d'abord. Au surplus, elles ont été renforcées par des contingents venus de l'ouest de la France.

Elles paraissent donc supérieures à l'armée de poursuite, laquelle, on s'en souvient, n'est forte que de trois corps d'armée.

En conséquence, le commandant en chef du groupe des armées ennemies adresse, le 17, au général Millet, le télégramme suivant, daté de Savigny-sur-Braye, 3 heures du matin :

J'ai décidé de prévenir, s'il se peut, l'attaque de l'adversaire, et pour ce faire, j'ai besoin du concours de votre armée.

Au reçu du présent ordre, que vous ayez ou non battu l'armée ennemie qui vous est opposée, vous vous mettrez en marche pour passer la Loire aux ponts de Chaumont et d'Amboise, puis vous vous dirigerez vers la région de Château-Renault, où j'espère que vos têtes de colonnes arriveront le 20 septembre.

Vous laisserez des arrière-gardes pour tenir les ponts de la Loire, y compris ceux de Tours.

Arrivé dans la région de Château-Renault, vous serez en mesure d'agir en liaison avec nous sur le flanc sud des armées principales ennemies du Mans, que ces armées aient ou non commencé à ce moment leur mouvement offensif.

Notre armée de poursuite est établie sur la Braye, à Mondoubleau et à Savigny-sur-Braye avec des avant-gardes à Berfay, Saint-Calais, Bessé et Montoire-sur-le-Loir ; sa cavalerie est à Neuvy-le-Roi, avec un détachement à Tours.

Si je suis attaqué avant le 20 septembre, je résisterai sur la ligne des avant-gardes et m'efforcerai, en tout cas, de conserver la ligne de la Brayé.

Journée du 17 septembre. — En exécution des télégrammes envoyés dans la matinée de ce jour, le général Millet donnait, *la veille*, l'ordre suivant :

L'armée, étant rappelée vers le nord-ouest, rompra le contact avec l'ennemi demain 17 septembre. Mais, afin d'assurer la liberté de ses mouvements, elle commencera par un mouvement de défense agressive et se retirera ensuite par échelons successifs.

Et, pour éviter des erreurs d'interprétation du genre de celle que la Chronique française a racontée le mois dernier, le général prenait la peine d'ajouter : « Il est rappelé que la rupture du combat se fait en continuant à combattre et non pas en se formant en colonne de route. »

Cette prescription, fort déplacée, semble-t-il, rappelle invinciblement ce que von der Goltz dit, dans *La nation armée* (page 100 de la traduction), de la rédaction des ordres donnés en 1870 par les généraux français. Les Allemands ne pouvaient s'empêcher de rire de leur prolixité. Il y était question de tout, à commencer par ce qui n'aurait pas dû s'y trouver. Les ordres de Chanzy, reproduits dans son livre : *La deuxième armée de la Loire*, tiennent plusieurs pages, en caractères fins, et ils sont pleins de détails dans lesquels il est étrange qu'un chef prenne la peine d'entrer, ce qui amène l'écrivain allemand à écrire :

Pareille chose, chez nous, serait inconcevable. Et pourtant ces ordres émanent d'un des meilleurs généraux français contemporains, qui, de plus, était secondé par un chef d'état-major des plus capables.

On se l'explique aisément en voyant la singulière composition de son armée. Bien des choses qui, chez nous, se font naturellement, sans qu'on ait à le dire, n'y auraient pas été exécutées si on ne les avaient commandées. Les généraux et les officiers étaient, en grande partie, nouveaux ; bien des hommes distingués avaient pris les armes pour la première fois en entrant dans ces armées improvisées, pour contribuer, dans cette suprême détresse, à la défense de la patrie. Ils n'avaient ni initiative, ni expérience, ni prévoyance. Le général en chef ne pouvait donc se contenter d'ordonner : il lui fallait expliquer. Il avait à instruire son monde. Il ne pouvait se dispenser de dire à chacun ce qu'il avait à faire, dussent ses instructions en devenir étrangement longues.

En résumé, une phrase comme celle que j'ai reproduite en dit long sur l'ignorance du haut commandement. Quand un général d'armée se croit obligé de définir les termes qu'il emploie, c'est donc qu'il a conscience que les subordonnés aux-

quels il s'adresse ne connaissent pas les éléments même du langage militaire.

Mais revenons à l'exécution du « mouvement de défense agressive » prescrit par le général Millet.

Il ordonna à la 8^e division de marcher sur les Garniers ; à la 9^e, de se diriger sur Malakoff ; à la 10^e, de tenir fortement Luçay-le-Mâle, et d'occuper Bourdillon et Malakoff par ses avant-gardes ; à la division coloniale, de marcher sur Velles. La 7^e division restait en réserve générale entre Villeloin et Montrésor, à cinq lieues en arrière du front Les Garniers — Veuil, sur lequel le combat devait se livrer, jusqu'au moment où l'ordre serait donné d'entamer la retraite par échelons.

Le général ajoutait :

La rupture commencera par la 8^e division qui, passant par Ecueillé et Nouans, ira cantonner à Montrésor, Chemillé et Beaumont.

La 9^e division se retirera ensuite, en repassant par Nouans, pour cantonner à Orbigny et Céré.

La 10^e division ne se retirera que lorsque la division coloniale occupera Luçay-le-Mâle ; cette division ira cantonner à Nouans.

La division coloniale, après avoir occupé Luçay et donné le temps (environ une heure) à la 10^e division de gagner la forêt de la Tonne, reprendra son cantonnement de Faverolles.

La 4^e brigade de cavalerie ira cantonner à Villeloin et la 6^e à Châteauvieux.

De son côté, le général Trémeau, ne faisant aucune allusion au changement résultant des télégrammes expédiés (censément) le 17 au matin, prescrivait simplement de continuer son mouvement en avant, en agissant par sa gauche. Il donnait Ecueillé comme point de direction au 9^e corps, et il portait le 8^e corps au nord de la ligne La Bigottière—La Ferrière, chacun des corps se constituant de fortes réserves. Chacun d'eux disposait, d'ailleurs, de sa brigade de cavalerie.

Quant aux 6^e et 7^e divisions de cavalerie, le général Trémeau se réservait de les employer, et il les faisait rassembler sur la rive gauche du Nahon, entre Lang et la Géboultière.

Dans ces conditions, la rencontre était inévitable, puisque chaque parti marchait droit sur son adversaire. L'engagement (ou plutôt la série des engagements partiels qui eurent lieu) ne manqua pas de vigueur. Mais je n'en ai pas perçu très nettement l'unité. La 17^e division (Trémeau), débordant la droite du général Millet, celui-ci, donna le signal de la retraite, et il reporta son armée fort en arrière, dans les cantonnements indiqués

plus haut, ne laissant au contact qu'une faible arrière-garde : d'une part, la brigade Carbillet, à Nouans ; d'autre part, une brigade coloniale, à Faverolles.

Journée du 18 septembre. — L'armée Millet continua à battre en retraite vers le nord-ouest, en gagnant la ligne du Cher, ce pendant que l'armée Trémeau, poursuivant sa marche par le sud vers Tours, par la route Loché-sur-Indrois—Forêt de Loches et par les routes de la vallée de l'Indre, couvrait son mouvement avec le corps de cavalerie, une division du 8^e corps et ses éléments non endivisonnés.

Cette flanc-garde devait fatalement rencontrer les arrière-gardes, au nombre de deux, savoir :

La division coloniale, à laquelle était reliée la 5^e brigade de cavalerie, au sud de Faverolles ;

Deux régiments d'infanterie, l'artillerie de la 10^e division, l'artillerie de corps du 5^e corps et la 4^e brigade de cavalerie, à l'est de Montrésor, entre ce bourg et le village de Faverolles.

Ces deux arrière-gardes avaient ordre de se replier : celle-ci, à 9¹/₂ heures ; celle-là, à 10 heures, les troupes qu'elles couvraient devant avoir eu, à ce moment, le temps de s'écouler sous leur protection.

Ainsi se terminèrent les grandes manœuvres du Centre, dont les enseignements ne laissent pas d'être d'un haut intérêt, encore qu'il ne faille peut-être pas voir dans les dispositions stratégiques et tactiques qui y ont été prises l'application tout à fait correcte des idées qui ont cours en France.

Emilien BALÉDYER
capitaine d'infanterie.

